

Jean-Yves Leroux

**Histoires curieuses de la ségrégation
et du racisme aux U.S.A.**



Jean-Yves Leroux

Histoires curieuses de
la
ségrégation et du
racisme aux USA

© Jean-Yves Leroux, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2368-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avant-propos

Lors de mon dernier séjour aux USA, en 2018, alors que nous marchions dans le centre ville de Memphis dans le Tennessee, nous croisâmes une jeune fille blonde au teint pâle, marchant main dans la main avec un jeune homme noir. Rien de plus banal et pas de quoi en faire un livre.

Pour autant , je ne pus m'empêcher de penser, à la vue de ce couple insouciant ce qu'il serait advenu à ce dernier quelques décennies plus tôt , comme ces deux jeunes gens de Virginie (Milred Jeter et Richard Loving), dont l'une, afro américaine, et l'autre, de race blanche, furent arrêtés, jugés le 6 janvier 1959 avec le choix de faire un an de prison ou quitter cet Etat interdisant les unions mixtes ,ce qu'ils firent.

Sans doute que, au-delà du caractère surréaliste de la ségrégation dans tous les lieux publics (écoles, transports publics, hôpitaux, parcs, cinémas, théâtres, hôtels, restaurants, toilettes, églises, cimetières, plages...), ce qui doit nous interpeller le plus c'est son caractère relativement récent. Cette période sombre des Etats-Unis ne remonte malheureusement pas à plusieurs siècles, mais tout juste à quelques décennies, la fin des années 60, voire le début des années 70 marquant la fin d'un système fait de lois, de décisions de justice et de « coutumes » fondées sur la prétendue supériorité de la race blanche sur la race noire et ayant pour objectif de limiter, voire de priver cette dernière des droits fondamentaux que la constitution était censée offrir à tout citoyen (droit de vote, droit à l'instruction...) et de l'exclure des commodités liées à la vie quotidienne...

Le début de la ségrégation remonterait selon les historiens à la fin de la guerre de sécession, qui intervient en avril 1865 et consacre l'affranchissement des esclaves. De fait, à l'exception d'un petit nombre de personnes de couleur libres, toutes les autres étant assujetties à l'esclavage n'avaient par définition aucun droit et la question de la ségrégation ne se posait même pas. Mais avec le Civil Rights Act du 9 avril 1866 accordant la citoyenneté à toute personne née sur le sol américain et interdisant de refuser à quiconque les droits de citoyenneté en raison de sa race ou de sa couleur, plusieurs Etats, principalement du sud, pour contourner ces dispositions, vont introduire des textes au niveau local appelés également « code noir » pour limiter les droits des afro-américains. C'est donc le début d'une nouvelle ère, qui marque certes la fin de l'esclavage mais constitue un nouvel épisode cauchemardesque pour les populations noires. D'autres historiens font remonter la ségrégation aux années 1870, le temps nécessaire

pour poursuivre les restrictions des libertés des afro-américains. Ces dernières seront malheureusement confortées par des décisions des juges de la Cour Suprême, une première fois par un jugement de 1883 rendant inconstitutionnel le Civil Rights Act du 1^{er} mars 1875 qui accordait un accès égal, quelle que soit la race, à toutes les accommodations publiques (théâtres, hôtels, transports publics...) et une deuxième fois avec le célèbre arrêt du 18 mai 1896 (Plessis contre Ferguson) déboutant, sur la base du fameux principe « séparés mais égaux » un homme de couleur qui s'était installé dans un wagon réservé aux blancs.

Quelle que soit la date retenue concernant la mise en place de la ségrégation, cela signifie donc que pendant environ cent ans, la mixité raciale et l'accès des noirs aux droits fondamentaux seront pour ainsi dire inexistantes. Ce siècle sera celui des années « Jim Crow » (du nom d'un comédien blanc américain grimé en noir) marqué également par des années de terreur avec le Ku Klux Klan et des esprits revanchards qui n'auront jamais digéré la défaite après 4 ans de guerre civile et la situation économique désastreuse qui s'en suivit. Il serait toutefois excessif de relier exclusivement cette période maudite à la guerre de sécession et de la circonscrire uniquement aux Etats du Sud anciennement esclavagistes. Le racisme n'a en effet pas de frontière et les Etats du Nord ont eu également leur part. Du reste, il existe à ce sujet une foule de faits divers, d'anecdotes et souvent de drames atroces qui se sont déroulés pendant un siècle, principalement dans les Etats du Sud mais tout aussi bien dans ceux du Midwest et du Nord.

Plutôt qu'un traité académique il est proposé ici de retracer ces faits au travers de récits synthétiques, en prenant soin dans la mesure du possible, de retenir des épisodes moins connus et parfois plus curieux que ceux que l'on peut lire habituellement. Certains d'entre eux, heureusement plus rares, relèvent d'une actualité toute récente : malgré le temps, les textes législatifs et les décisions de justice protecteurs pour combattre les discriminations raciales, on découvre encore des faits qui nous renvoient au moins 60 ans en arrière : le propriétaire d'un club privé dans le Wisconsin, qui avait en 2010 apposé sur sa vitrine une affichette portant la mention « les personnes noires ne sont pas admises » en constitue un exemple parmi d'autres. Ils sont marginaux, certes, mais méritaient d'être mentionnés car en dépit des énormes avancées réalisées, le racisme ne sera jamais complètement éteint : lorsque le Président Eisenhower disait à un Martin Luther King dépité que la législation sur les droits civiques n'avance pas assez vite, que « les lois ne changent pas le cœur des hommes », c'était peut être une façon de se défausser, mais il y avait là tout de même un terrible fond de

vérité.

Enfin, la démarche proposée est de donner un titre, par ordre alphabétique à chacune de ces petites histoires, soit une sorte de « petit dico » de la ségrégation aux Etats Unis. Cette méthodologie comportait le risque d'offrir aux lecteurs un mélange sans cohérence apparente, un salmigondis pour reprendre une expression redevenue à la mode. En réalité ces récits sont variés mais ont tous un même fil conducteur, quelle que soit l'époque et quels que soient les acteurs : le racisme, la ségrégation et la lutte pour y mettre fin.

– A –

– Acquisition d’une maison dans un quartier blanc : une affaire risquée –

En 1954, à Louisville dans le Kentucky, un jeune couple, Andrew et Charlotte Wade, parents d’une petite fille envisagent d’acheter une maison. La jeune maman attend en effet un deuxième enfant et la famille a des vues sur une habitation plus spacieuse en banlieue.

Andrew Wade, même s’il ne roule pas sur l’or, est électricien et a encore les moyens de s’offrir une maison. Mais le souci majeur, c’est que le quartier qu’il ambitionne d’habiter n’est composé que de blancs alors que lui et sa femme sont afro-américains.

N’est ce pas risqué, aux USA en 1954 de vouloir vivre quotidiennement au beau milieu d’une population blanche ? Et quand bien même il existerait des voisins tolérants, il faut au préalable trouver un vendeur qui accepte de céder son bien à des noirs.

Il faudrait pouvoir, suggère un agent immobilier à Andrew, trouver un blanc qui achète la maison qui vous intéresse pour vous la revendre dans la foulée.

Le montage pouvait paraître compliqué mais deviendra pourtant effectif grâce aux relations amicales que Wade entretient avec Carl et Anne Braden, un couple de blancs engagés dans la lutte pour les droits civiques et l’intégration des populations noires.

Carl achète donc la maison repérée par Andrew et la revend comme prévu à ce dernier, lequel va enfin pouvoir réaliser son rêve... Mais pour combien de temps ?

De fait, dès l’installation de la jeune famille les ennuis commencent : une pierre est lancée en direction de la maison, cassant le carreau et atterrissant dans une des pièces principales. Un papier y est attaché contenant des insultes racistes. Visiblement la famille Wade n’est pas la bienvenue dans le quartier.

Autre déconvenue, Andrew Wade est informé qu’il est mis fin à l’abonnement de son journal, sans motif précis. Plus grave encore, des coups de feu sont tirés en direction de la maison, ne tuant heureusement personne.

Andrew prend alors la décision d’éloigner sa femme et sa fille de leur domicile pour leur sécurité tandis que des amis (blancs et noirs) montent la garde pour se prémunir de nouvelles attaques. Mais le 27 juin, dans la nuit, la maison explose, suite à « un mystérieux dynamitage » pour reprendre l’expression d’un

journal de l'époque. Une fois de plus, l'attentat ne fera pas de victime, mais la maison est dans un triste état.

Dépité, Wade déclarera tout de même à la presse : « Nous serons encore là même si nous devons piquer une tente ».

Malgré sa détermination, l'intéressé, harcelé, devra quitter le quartier pour un autre, uniquement habité par des noirs celui là.

Alors que les coupables, des voisins, sont connus et ne seront jamais inquiétés, Mr et Mme Braden qui avaient vendu la maison à la famille Wade seront poursuivis en justice pour « sédition ». Le couple, accusé d'être communiste, serait à l'origine de l'attentat avec pour objectif de créer une émeute raciale et déstabiliser ainsi la ville et le pays. Cette accusation grotesque s'inscrivait il est vrai dans un contexte politique particulier, celui du maccarthysme où l'Amérique voit des ennemis partout, à commencer par les communistes. Heureusement pour Carl Braden, les juges de la Cour suprême annuleront le jugement qui le condamnait à 15 ans de prison.

Ce fait divers où la violence est usitée n'était bien sûr pas un cas isolé mais il existait d'autres moyens plus pacifiques de refuser à une personne de couleur l'accès à un logement et même plus tard avec une législation plus protectrice comme le Fair Housing Act de 1968 interdisant la discrimination raciale concernant la vente ou location de logement, il était bien difficile pour un afro-américain de contracter un prêt immobilier, la couleur de peau constituant une ligne rouge pour les banquiers et les promoteurs. Encore fallait-il ne pas se tromper sur la couleur de peau, comme ce fut le cas en 1953 à Chicago, soit juste un an avant l'affaire précitée, encore que dans ce cas précis, il s'agissait d'une attribution de logement social par la ville. Alors que les autorités locales en matière de logement social appliquaient la ségrégation avec l'attribution de logements dans des zones d'habitat réservées aux blancs et d'autres réservées aux noirs, un employé commit l'erreur d'attribuer un logement pour blancs à Mme Howard dont la peau était exceptionnellement claire quoique afro-américaine. Aussi lorsqu'elle emménagea avec son mari et ses enfants, la réaction ne se fit pas attendre : jets de projectiles en direction de l'appartement occupé par la famille, injures racistes, menaces,... à un point tel qu'il fallut déployer jusqu'à 750 policiers pour assurer la sécurité dans le quartier et ce ne fut que quelques années plus tard que la surveillance policière fut supprimée.

Hormis ce cas bien particulier et purement anecdotique, la volonté d'exclure les afro-américains a donc été et continue d'être encore bien présente. On comprend mieux dès lors pourquoi pendant longtemps et encore maintenant, il

existe dans beaucoup de villes des quartiers 100 % blanc.

Il existerait même encore des villes entières, 100 % blanche sans que cela soit forcément le fait du hasard. Ces dernières appelées « Sundown Town », en français, villes du coucher du soleil ou villes du crépuscule ont fait et continuent de faire débat.

Pourquoi cette curieuse appellation ? – Simplement parce qu'il s'agissait de villes où les gens de couleur, s'ils pouvaient à la rigueur y travailler pendant le jour, n'étaient pas autorisés à y passer la nuit et encore moins y séjourner. Ils devaient donc quitter la ville au coucher du soleil et dans ce cas précis, le problème de l'acquisition ou de la location d'un logement ne se posait pas. Le plus curieux c'est qu'à en croire le sociologue James W. Loewen, qui a consacré une étude exhaustive sur le sujet, il ne s'agit pas d'un épiphénomène : il y aurait eu plusieurs milliers de villes de ce type dans le pays, principalement dans le nord et les Etats du Midwest, les villes du sud pourtant au passé esclavagiste assumé n'en faisant pas ou peu partie. Leur « création » s'étendrait de la fin du 19^e siècle à la fin des années 60. Au début de cette période, on assiste à un « nettoyage ethnique » particulièrement violent. Ce fut le cas par exemple en Arkansas, où le Ku Klux Klan était très présent et où des villes ont été littéralement vidées de leur population noire, les maisons brûlées et leurs occupants battus voire tués. Parfois certaines de ces villes n'avaient qu'un seul habitant noir voire un peu plus du seul fait que celui-ci était employé par un blanc comme domestique comme à Harrison où toute la population était devenue blanche à l'exception d'une domestique noire protégée par son « employeur » blanc et finalement épargnée. Bien plus tard dans cette même ville, en 1969, où devait se produire une chorale qui comprenait un chanteur noir, un couple prit le risque d'héberger ce dernier pour la nuit et heureusement, il ne s'était rien passé, mais les deux époux reconnurent avoir eu peur toute la nuit que leur maison n'explose. Cette ville de Harrison, au regard des recensements effectués aurait cessé d'être une ville du crépuscule seulement depuis 2002.

Quel pouvait donc être le secret de la longévité de telles villes ? La terreur infligée aux minorités ethniques indésirables (outre les noirs, les juifs, les asiatiques, les mexicains étaient également concernés) est un premier élément de réponse. Mais la publicité faite en toute impunité dans les sundown town a certainement contribué à cette longévité. Aussi, des panneaux géants à l'entrée des villes, que l'on pouvait encore voir dans les années 70 avertissaient les indésirables qu'ils devaient impérativement quitter la ville au coucher du soleil. La presse locale vantait également la qualité de vie dans ces villes du seul fait

qu'aucun noir n'y résidait. Ainsi Siloam Springs en Arkansas a longtemps vanté « ses eaux curatives, ses beaux parcs... » en prenant soin d'ajouter, «ici, pas de paludisme, pas de moustiques et pas de nègres ».

Il est clair qu'aujourd'hui, une telle publicité ne pourrait s'étaler de cette manière et l'on peut légitimement se demander si les sundown town continuent aujourd'hui à pratiquer une politique d'exclusion. On a de ce point de vue beaucoup parlé et écrit ces dernières années sur la ville d'ANNA, dans l'Illinois où l'on a dénombré jusqu'à plusieurs centaines de villes du coucher du soleil. Pourquoi cette ville plutôt que d'autres ? Sans doute parce qu'aujourd'hui encore tous les habitants savent et ne s'en cachent pas, que le nom de leur cité est l'acronyme de « Ain't No Niggers Allowed » que l'on pourrait traduire par « on ne veut pas de noirs chez nous ». Certes, quelques familles afro-américaines y habitent désormais, et le dernier recensement effectué fait état de 96 % de la population blanche mais s'il y a un mieux les rares résidents vous diront qu'il faut encore supporter des agissements et des réflexions racistes comme au bon vieux temps des années Jim Crow.

Pire encore, il y a juste un peu plus d'un an, en juin 2020, un afro-américain s'arrête à la tombée du jour pour faire le plein dans une station d'une petite ville du Kentucky et au moment de payer la caissière lui dit : « vous feriez mieux de ne pas rester ici après la tombée de la nuit. Ici, c'est une ville du crépuscule ». Etait-ce une menace ou une mise en garde pour mieux protéger notre homme ? De l'aveu même de l'intéressé c'était la deuxième hypothèse qui était à retenir ce qui n'était pas fait non plus pour le rassurer.

Il fit du reste partager son effroi sur les réseaux sociaux avec 2,5 millions de messages lus. Comme quoi le racisme a encore de beaux jours devant lui en dépit de toute la législation mise en œuvre pour y mettre fin.

– Affaire non élucidée : l'émeute de Lee Street –

On pourrait écrire un dictionnaire des émeutes raciales aux USA tant elles sont nombreuses, la dernière en date, et pas des moindres remontant au printemps 2020 après la mort de George Floyd. Mais celle d'Alexandria, à Lee Street, ne fait pas partie des plus connues. Et pour cause : on ne connaît pas précisément les raisons de cette émeute ni le nombre de morts si bien que l'on en serait presque à évoquer une légende urbaine... et pourtant.

Avant d'en venir aux faits, il convient de rappeler le contexte bien particulier qui sert de prélude à cette émeute.